

*De l'Italie, des Italiens et de la langue italienne dans trois revues
septentrionales :
"Il Caffè", "Biblioteca italiana" et "Il Conciliatore"*

À Tarzan, le Grand Lombard, affectueusement.

Ils disent que le *luxe* fait sacrifier les arts utiles aux agréables, et qu'il ruine les campagnes en rassemblant les hommes dans les villes.

La Lombardie et la Flandre sont remplies de *luxe* et de belles villes ; cependant les laboureurs y sont riches, les campagnes y sont cultivées et peuplées.

Denis DIDEROT, Article *Luxe* in *Encyclopédie*.

Le 20 novembre 1765, le comte Gian Rinaldo Carli, né à Capodistria le 11 avril 1720 et donc de ce fait citoyen de la Sérénissime, est nommé, par ce que nous pourrions appeler de nos jours le pouvoir central de Vienne, président du *Conseil suprême de l'économie*¹ qui vient d'être institué pour dynamiser, dirions-nous, l'économie lombarde. Un autre comte, milanais

¹ Nous nous permettons de traduire ainsi le *Supremo consiglio di economia*

celui-ci et plus jeune que Carli², Pietro Verri, déjà membre depuis le 24 juin 1764 de la Commission mise en place la veille même en vue d'une réforme en profondeur du système de la ferme d'État³, en fait également partie et tous deux seront rejoints, en avril 1771, par le marquis Cesare Beccaria⁴. Le même Carli sera nommé, quatre jours plus tard, membre d'une sorte de Secrétariat d'État pour l'enseignement⁵ présidé par le comte Karl Joseph Firmian, ministre plénipotentiaire représentant de Kaunitz et gouverneur général de la Lombardie.

Nous rappelons ces données pour mettre en lumière l'excellent niveau d'intégration, si l'on peut accepter pour l'époque cette notion, que Carli avait atteint dans l'appareil d'État de Marie-Thérèse d'Autriche. Mais pour ce qui nous concerne ici, Carli est surtout l'auteur du seul article que le fécond polygraphe qu'il était ait écrit pour la revue "Il Caffè", fondée par Pietro Verri et dont le premier numéro avait paru le 1er juin 1764⁶.

Cet article, intitulé *Della patria degli Italiani*, fut accueilli très fraîchement à l'époque par le fondateur même de la revue⁷ et a pu susciter,

² Pietro Verri était né le 12 décembre 1728. Rappelons que le 23 septembre 1771 sera publié le texte fixant le nombre des membres du *Magistrato camerale* (issu de la fusion, en 1749, du *Magistrato ordinario* et du *Magistrato straordinario*). Un nouvelle fois, c'est Carli qui est nommé président et Verri n'est qu'un des neuf conseillers. On dit que ce dernier, espérant obtenir la présidence, en conçut du dépit. Toujours est-il qu'il dut ronger son frein et attendre la fin du mandat de Carli, en 1780, pour devenir à son tour président de cette importante institution.

³ C'est donc le 23 juin 1764 qu'est instituée la *Giunta per la revisione della Ferma*. On trouvera dans plusieurs articles de "Il Caffè" des manifestations explicites de l'importance que Verri, Beccaria et leurs amis accordaient à cette réforme en vue du renforcement du pouvoir de l'État et d'une gestion moins corrompue, plus efficace et donc plus profitable à tous les citoyens des finances publiques.

⁴ Beccaria était né le 15 mars 1738 et avait donc une dizaine d'années de moins que Pietro Verri. Près d'une génération (dix-huit ans exactement) le séparait de Carli.

⁵ La *Deputazione degli studi* fut instituée le 24 novembre 1765. C'est elle qui privera le Sénat de ses prérogatives sur l'organisation de l'enseignement.

⁶ "Il Caffè" paraissait trois fois par mois, normalement le 1^{er}, le 10 et le 20. Seuls les quatre premiers numéros portèrent une mention d'ordre en chiffres romains. Aucun numéro ne porta jamais la moindre date et les spécialistes ont bien du mal à établir le rythme réel de parution du périodique. Cependant, si l'on accepte le principe approximatif de l'équivalence d'un *foglio* pour un numéro, on peut déterminer, avec un risque d'erreur faible, que le numéro dans lequel parut l'article de Carli devait être celui du 10 juin 1765.

⁷ On peut avoir une idée de ce que pensait Pietro Verri de cet article à travers une phrase glissée dans une lettre écrite le 13 novembre 1766 et adressée à Alessandro Verri, lequel,

encore à notre époque, chez d'éminents spécialistes, des jugements condescendants, à la limite du dédain accusateur⁸. Sans entrer à notre tour dans un jugement de valeur, fût-il patiné de criticisme historique, nous voudrions souligner le fait, qui nous semble incontestable, que Carli proposait dans cette très brève étude⁹, construite en partie comme une fiction sous la forme d'une conversation de café, une acception tout à fait nouvelle du terme et donc de la notion de patrie, du moins en Italie. Carli, qui avait une stature de haut fonctionnaire et souhaitait sincèrement réformer l'État qu'il servait, s'appuyait sur les deux notions de *peuple* et de *nation* pour mieux définir, précisément, celle de patrie. Pour lui, il ne faisait aucun doute que le peuple italien eût une « même origine et une même condition¹⁰ ». Quant à la nation qu'il formait alors et depuis des siècles, Carli la définissait en fonction d'une origine unique et capable de constituer « un seul corps et un seul système¹¹ ». Son intention était de démontrer que l'origine commune, le génie propre au peuple et la condition égale étaient des caractéristiques suffisantes pour interdire d'établir, comme son mal dégrossi antimodèle milanais du début de la fiction se permettait de le faire,

depuis Paris où il résidait alors en compagnie de Beccaria, avait informé son frère aîné, peut-être imprudemment ou malicieusement, que le très écouté abbé Morellet avait beaucoup apprécié l'article de Carli. Cf. *Viaggio a Parigi e Londra 1766-1767 : carteggio di Pietro e Alessandro Verri*, a cura di Gianmarco Gaspari, Milano, Adelphi, 1980. Voir aussi la traduction française par Monique Baccelli : *Pietro et Alessandro Verri, Voyage à Paris et à Londres 1766-1767*, Paris, Éditions Laurence Teper, 2004, p.77.

⁸ Voir ce qu'en dit Franco Venturi dans son ouvrage devenu un classique : *Settecento riformatore. Da Muratori a Beccaria*, Torino, Einaudi, 1969. « Il suo patriottismo era un fioco sole che illuminava i vari stati italiani. ». Nous citons d'après la deuxième édition de 1972, p.728. Ce n'est pas faire offense au grand historien que fut Venturi que de rappeler son expérience personnelle dans le domaine politique (notamment son exil à Paris en compagnie de son père qui fut parmi les très rares professeurs d'université à refuser de prêter serment au régime fasciste) et d'émettre l'hypothèse que celle-ci ait pu peser, fût-ce inconsciemment, dans la froideur, pour ne pas dire la rigidité, de son appréciation, peut-être non exempte d'une sévérité dogmatique ou idéologique propre à l'époque.

⁹ Moins de sept pages dans l'édition Francioni - Romagnoli citée ci-dessous.

¹⁰ « [...] quando tanto nell'una [una muraglia che chiude trentamila case] che nell'altra [una muraglia che ne cinge che mille] il popolo sia della medesima origine e della medesima condizione. » *Della patria degli Italiani in "Il Caffè" 1764-1766*², a cura di Gianni Francioni e Sergio Romagnoli, Torino, Bollati Boringhieri, 1998, volume secondo, p. 426, 13-15.

¹¹ « [...] che origine di nazione io chiamo quel momento in cui l'interesse e l'onore la unisce e lega in un corpo solo e in un solo sistema. » *Ibid.*, p.424, 17-19.

une quelconque différence entre deux Italiens sous prétexte que leurs dialectes respectifs paraissaient encore les distinguer¹². Et là où certains historiens contemporains ne voient dans le discours de Carli qu'un discours approximatif et un raisonnement trop fondé sur un imaginaire émotif, des linguistes y trouvent, au contraire, un repère historique pour la définition d'un terme encore en gestation : patriotisme¹³. Dans la partie narrative du texte de Carli, le personnage positif auquel le lecteur est implicitement invité à s'identifier est un inconnu qui est gratifié de trois qualités qu'il faut considérer comme fondamentales : la culture, à entendre comme un bon niveau d'acculturation et de savoir éclairé, le bon sens et le patriotisme, qui semble presque découler des deux premiers attributs¹⁴.

Si l'on veut entrer dans un examen plus attentif des éléments explicites et implicites qui composent l'image de l'Italie dans la conscience discursive de Carli, on peut constater que celle-ci est définie avant tout

¹² « [...] qual differenza ritrovar si può mai fra italiano e italiano, se uguale è l'origine, se uguale il genio, se ugualissima la condizione ? » *Ibid.*, p.425, 33-35.

¹³ Voir, entre autres, ce qu'écrivait Gianfranco Folena de la portée du terme *patria* au XVIII^e siècle. « Il termine di *patria* è ancora all'inizio del secolo riferito al luogo d'origine, la città o regione, ha un valore etnico che si carica progressivamente di valori etici e politici sul modello del francese, insieme con la nota evoluzione di *patriotto*, *patriota* da "concittadino" ad "amante della patria" : e solo dopo la metà del secolo *patria* acquista un significato etico-politico che culmina nel famoso articolo del Carli sul "Caffè" ». *L'italiano in Europa : esperienze linguistiche del Settecento*, Torino, Einaudi, 1983, p.22. Lors d'un colloque, en 1962, Folena avait déjà eu l'occasion d'intervenir sur le rapport sémantique qu'entretenaient entre eux les termes de *nazione* et de *patria*. « [...] *nazione* e *patria* hanno per tutto il corso del Settecento in Europa accenti e fortuna molto diversi, vite separate e convergenti, che sarebbe molto suggestivo analizzare : la congiunzione e reazione esplosiva delle due parole avviene in età rivoluzionaria, anche se presupposti si trovano altrove, per esempio nel primo romanticismo tedesco con lo Herder, col concetto di *nazione* e di *lingua* come intimità spirituale ed etnica. Della nuova equazione *nazione*=*patria*, gravida di conseguenze, anche nelle concezioni linguistiche (si pensi p.es al Galeani Napione) faranno uso giacobini e rivoluzionari come conservatori e reazionari [...] ». *Le origini e il significato del rinnovamento linguistico nel Settecento italiano : relazione generale*, in *Problemi di lingua e letteratura italiana del Settecento*, atti del 4^o congresso dell'Associazione internazionale per gli studi di lingua e letteratura italiana, Magonza e Colonia, 28 aprile - 1^o maggio 1962, a cura di W.Theodor Elwert, Wiesbaden, Franz Steiner, 1965, p.405 [< 393-427].

¹⁴ « [...] riconosciuto l'incognito per uomo colto, di buon senso e buon patriota [...] » Carli, *op.cit.*, p.423, 20-21.

comme un *pays*¹⁵, dans l'acception géographique du terme. Mais cette réalité matérielle est elle-même utilisée comme une évidence naturelle au sujet de laquelle il est inutile de proposer un autre discours explicatif et justificatif que celui fourni par les plus littéraires et classiques citations, parmi lesquelles s'imposent celles de l'Arioste et de Pétrarque¹⁶. Cette image se représentera, à plusieurs reprises, quelque cinquante-trois ans plus tard dans divers articles de "Il Conciliatore", notamment sous la plume de Giovanni Berchet, rêvant à sa terre « belle et noble » en tous points semblable à la terre idéale qu'il aurait pu demander à Dieu si ce genre d'invocation d'avant la naissance avait un sens¹⁷. Cependant, cette terre à la fois dessinée par la nature et modelée par l'histoire est associée dès le début du récit de Carli à la question des dialectes qui sont, pour certains, des barrières bien plus infranchissables que les frontières des États souverains. Le premier souci de l'auteur est donc de trouver une spécificité à la patrie sans pour autant tomber dans une sorte d'intolérance intraethnique et de xénophobie interne. Mais il est clair que la notion de patrie ne peut tenir longtemps dans les limites de la géographie et de l'histoire sans qu'apparaisse la question de la langue. La grande idée qui s'impose alors concerne les origines et leur évolution. Les rédacteurs de "Il Caffè" ne se revendiquent pas hautement

¹⁵ *Paese* est, avec *stato* (entité institutionnelle et politique), *nazione* (collectivité anthropologique et historique) et *patria*, (image fédératrice liée à une culture et à une langue communes), le quatrième terme d'un ensemble sur lequel les trois revues de référence interviennent de façon récurrente.

¹⁶ « [...] si declamò contro la infelicità a cui da un pregiudizio troppo irragionevole siam condannati di credere che un italiano non sia concittadino degli altri Italiani e che l'esser nato in uno piuttosto che in un altro punto di quello spazio *Che Appenin parte, il mar circonda e l'Alpe* confluisca più o meno all'essenza o alla condizione della persona. » Carli, *op.cit.*, p. 423, 21-27. Le vers cité est le dernier du sonnet CXLVI de Pétrarque (plus correctement : « ch'Appennin parte, e 'l mar circonda e l'Alpe »). La périphrase, qui était depuis longtemps populaire, sera reprise, entre autres, par Lodovico di Breme dans un article de "Il Conciliatore" daté du 1er octobre 1818 et intitulé *Impresa nazionale*. L'auteur y emploie une autre périphrase récurrente pour désigner les limites considérées comme naturelles de l'Italie : « dalle radici delle Alpi alla estrema punta di Lilibeo ». In *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, a cura di Vittore Branca, Firenze, Le Monnier, 1965, vol. I, p.154.

¹⁷ « Ma la più tranquilla saviezza degli attuali governi d'Italia mi fa certo che i costumi dei letterati italiani sieno ora cambiati in meglio. Ed io me ne rallegro davvero colla terra bella e gentile che avrei invocata da Dio per patria mia, se l'uomo potesse prima di nascere invocar la patria ch'egli vorrebbe. » *Guerre letterarie in Italia*, n.19, 5 novembre 1818, in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, p.304.

comme des Milanais, des Lombards ou des septentrionaux mais ils commencent pourtant à semer discrètement, voire avec ambiguïté, les germes d'une petite théorie qui fera florès auprès des plus romantiques représentants du groupe de "Il Conciliatore" et que l'on peut résumer ainsi sans trop la gauchir : l'empire romain envahit et occupa longtemps le Nord de l'Europe et, notamment, le vaste territoire des Germains mais il y subit d'irréversibles atteintes anthropologiques qui ne firent que s'accroître lorsque le reflux définitif s'amorça et que la péninsule aux rivages sacrés fut à son tour envahie par les peuplades du Nord. On trouve un reflet de cette lecture diachronique dans un article du jeune Alessandro Verri, intitulé *Di Giustiniano e delle sue leggi*. L'auteur n'hésite pas à y affirmer que « les peuples du Nord changèrent la face de l'Europe¹⁸ », sans se douter des suites polémiques que Gian Domenico Romagnosi donnera, trois générations plus tard, à ces propos, en s'opposant à Berchet pour regretter moqueusement « la désolante visite [en Italie] de ces messieurs du Nord ».

Nous ne pouvons ici seulement résumer cette importante polémique autour de *l'âme de l'Italie*. Mais nous ne pouvons éviter, cependant, de rappeler rapidement que Pellico avait suscité la colère de Berchet en publiant, dès le numéro 3 de la revue, daté du 10 septembre 1818, un article de Romagnosi¹⁹ dans lequel ce dernier, tout en reconnaissant l'apport historique de la culture « germanique », tenait à placer le fondement même de la « civilisation italienne » dans « les temples, les autels et les forums latins²⁰ ». La colère de Berchet, lors d'une des réunions au cours desquelles, traditionnellement, étaient lus les textes proposés pour la publication, avait abouti à l'insertion dans ce numéro 3 d'une note non signée (mais bien évidemment écrite par Berchet lui-même) qui supposait avec acidité que

¹⁸ « Furono perdute le leggi romane e sommersa in quel diluvio di *Goti*, di *Vandali* e di tant'altri popoli settentrionali che mutarono la faccia d'Europa e che, lungamente trattenuti nelle selve e ne' covili del *Nord*, ritornarono verso di noi decaduto che fu l'Impero romano, le di cui armi vittoriose, poichè gli ebbero cacciati verso il Polo, gl'impedivano di rigurgitare. » Tomo I, foglio XVI (circa 1er novembre 1764), *Il caffè*, cit., vol. I, p.212, 11-17.

¹⁹ Rappelons que Romagnosi ne faisait pas partie de la *Società* (composée de Porro Lambertenghi, Confalonieri, Berchet, di Breme, Borsieri, Pellico et de l'éditeur Ferrario). Par ailleurs, né en 1760, il appartenait à une autre génération (les plus âgés de la *Società*, Luigi Porro Lambertenghi et Ludovico Arborio Gattinara *marchese* di Breme, n'avaient que trente-huit ans au moment de la fondation de la revue).

²⁰ *Della poesia considerata rispetto alle diverse età delle nazioni*, in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, p.59.

l'auteur de l'article voudrait bien admettre que les « fils de Rome » étaient des « dégénérés²¹ », fort heureusement régénérés par le « mélange avec les peuples du Nord » et devenus, grâce à cette métamorphose, une « nouvelle génération d'Italiens²² ». Cette note entraîna une réplique détaillée de Romagnosi qui fut publiée, au grand dam de Berchet sans aucun doute, dans le numéro 12 du 11 octobre 1818. L'auteur y faisait semblant, habilement, d'être d'accord sur le fait que du mélange entre les « choses latines » et la « domination nordique » était née une « restauration *morale et politique* » qui ne pouvait être qualifiée de « latine ». Mais il enfonçait le clou, tout de suite après cette apparente concession, en affirmant que dans ce mouvement de fusion c'était la « partie *intellectuelle* latine » qui avait apporté la lumière à la « partie intellectuelle germanique²³ ». Et il en profitait pour reprendre sa formule sur les « autels et les forums latins » censés être le fondement, pour les Italiens, du mouvement même de la civilisation (*incivilimento*²⁴). Il concluait en regrettant, avec une certaine mauvaise foi et même avec une entorse faite à sa propre analyse, que l'heureuse diversité qui avait fini par constituer l'âme même de cette civilisation moderne ait dû passer par les invasions et les occupations des gens du Nord²⁵.

²¹ Berchet n'a pas hésité à employer un verbe de dantesque mémoire : *tralignare* (on se souvient des vers célèbres contre la trahison d'une Église abâtardie par ses plus hauts représentants, *Par.*, XII, 90 et XVI, 58).

²² « L'autore di quest'articolo non ci negherà che dopo la mescolanza dei popoli del nord co' tralignati figli de' Romani si è cominciata una nuova generazione d'Italiani, dalla quale noi deriviamo in retta linea ; e che non può considerarsi, esattamente parlando, come una nazione d'origine latina. » in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, p.59.

²³ « Da questa mescolanza nacque una ristaurazione *morale e politica*, la quale non può dirsi latina [...]. Sono d'accordo con voi. Ma dall'altro canto se egli è vero che la madre delle tenebre non è quella della luce, egli sarà pur vero che in questa mescolanza la parte *intellettuale* latina avrà recato il lume alla parte intellettuale germanica, e le avrà impresso il movimento. Lo spirito sospinto e quasi obbligato a correre sulle tracce lasciate dalla coltura anteriore operò di fatti una metamorfosi [...] ». *Delle fonti della cultura italiana*, in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, p.202-203.

²⁴ Ce qu'un bon siècle plus tard, Norbert Elias appellera *Prozess der Zivilization*, c'est-à-dire, dans la conception progressiste, un mouvement sans fin.

²⁵ « Accordo dunque di buon grado che le forme interiori di questa seconda coltura del medio evo siano diverse da quelle della antichità ; come quelle della moderna sono diverse da quelle del medio evo. Ma per indurre questa diversità non era necessaria la visita desolante di que' signori del nord [...] ». *Delle fonti della cultura italiana*, in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, p.205.

Toutefois, il serait abusif d'établir un parallèle entre l'affrontement qui opposait Berchet à Romagnosi et le désaccord beaucoup plus diplomatique apparu entre Carli et Verri. En effet, cette querelle se présentait sous une forme différente à l'époque de "Il Caffè" pour plusieurs raisons dont la première nous paraît être qu'on ne saurait comparer en profondeur la Lombardie prérévolutionnaire de Marie-Thérèse et celle post-napoléonienne de son petit-fils François II dont Pierre Larousse osa écrire qu'il « était un prince d'une nullité à peu près complète²⁶. Ainsi, ce qu'on est convenu d'appeler le *cosmopolitisme* de Pietro Verri, c'est-à-dire avant tout son souci de faire souffler le vent de la libéralisation dans le domaine économique et, accessoirement, dans celui des institutions bien au-delà des frontières de sa province, entraîne, chez ce dernier, un discours qui oublie l'Italie ou l'enjambe idéalement, si l'on peut dire, et situe les différents groupes d'Italiens, définis a priori à partir de leur dialectes ou de leurs passés glorieux du temps des Communes et des villes-états, en relation directe avec une notion étonnante et presque révolutionnaire pour son temps : l'Europe²⁷ qui, il faut le préciser, pouvait fonctionner comme image métonymique de la seule patrie que l'esprit encyclopédiste imposait de reconnaître comme grande entité humaniste, à savoir l'univers tout entier²⁸.

Cependant, malgré leurs dispositions théorétiques profondément rationalistes, les *caffettisti* ne songeaient guère à ce qu'on appellera plus tard la *conscience nationale* des Italiens. Carli lui-même, qu'il n'est d'ailleurs peut-être pas pertinent de classer parmi les *caffettisti*, ne pensait guère à ce phénomène que négativement, à travers le personnage du Milanais dialectalement xénophobe. Il faut attendre un article de Pietro Borsieri dans la "Biblioteca italiana" pour que cette critique du sectarisme linguistique au sein d'une supposée collectivité nationale prenne un tour plus positif, tout en restant dans le domaine de la satire et de la polémique. Assez curieusement, Giordani ne cite pas l'article de Carli, dont il ne pouvait ignorer l'existence,

²⁶ Il ajoutait : « Il ne régna que de nom sous la tutelle de Metternich [...] les tortures du Spielberg pèseront éternellement sur sa mémoire. » *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, 1865-1876, tome VIII, p.774 c.

²⁷ « [...] e simili buone raccolte di novelle interessanti, le quali fanno che gli uomini che in prima erano Romani, Fiorentini, Genovesi o Lombardi, ora sieno tutti presso a poco Europei [...] ». Présentation de la revue in "Il Caffè" 1764-1766², cit., vol. I, p. 12, 16-19.

²⁸ « [...] il vero letterato, la di cui patria è l'universo [...] deve avere fra i suoi voti che i suoi concittadini non vilipendano sì augusta professione. » Alessandro Verri, *Voti sinceri agli onesti letterati*, *ibid.*, vol.II, p.571, 16-18.

mais lui emprunte l'image des murs entre lesquels grandit l'esprit de clocher, y compris pour ce qui concerne les mœurs langagières, sans que pour autant soit pressentie l'importance, aussi dans ce domaine, des différenciations dues aux classes sociales. Giordani constate donc que, de ce point de vue-là, la conscience nationale n'a sans doute fait aucun progrès en Italie en raison même de cette funeste tendance des individus à se définir comme membres d'un groupe à travers le pauvre critère matériel et géographique du lieu de naissance appuyé par l'emploi réduit d'une *koinê* à son niveau vernaculaire. C'est ce qui explique que la revue se soit lancée dans une sorte de campagne contre les dialectes au moment même où commençait à briller à Milan l'astre qui allait rester, dans l'histoire littéraire nationale, comme l'un des plus resplendissants pour ses éclats dialectaux, précisément²⁹. Giordani, pour sa part, n'a guère de propositions concrètes et pragmatiques à avancer (pas plus que n'en avait Carli) et même les adversaires farouches de la revue concurrente, pourtant très bien informés des innovations internationales en matière de pédagogie, n'auront l'idée d'élaborer un programme d'enseignement de cette langue commune, censément capable de fournir une contribution déterminante au développement d'une conscience nationale. Pour être tout à fait exact, il est vrai que Giordani suggère aux évêques de faire apprendre aux séminaristes la langue italienne afin que ces futurs prêtres puissent être à même de contribuer le plus possible à la diffusion de celle-ci quand ils seront, dans leurs paroisses, au contact du peuple ou de la « plèbe ». Mais l'article se conclut, une fois de plus, sur des regrets et, comme immanquablement, sur une citation littéraire tirée d'un Pétrarque que nous souhaiterions appeler *nationalisé* (celui, justement, de la fameuse chanson CXXVIII) si nous ne redoutions d'être accusé de persiflage intempestif³⁰.

²⁹ Et ce n'est pas un hasard si Porta était plus proche des rédacteurs de "Il Conciliatore", qui chérissait les contrastes, pour ne pas dire les ambivalences, source délicieuse de pugilat intellectuel entre amis.

³⁰ « In tutte le città noi vediamo che il volgo (cioè il massimo numero) guarda come stranieri ed ha in palese avversione quelli che non nacquero entro le stesse mura ; né sa persuadersi che ci sia una Italia comune patria di tutti gl'Italiani [...] Io non dubito che questo male (in grandissima parte, se non in tutto) provenga dal partecipare pochissimo, o nulla della comune lingua. » Recension des volumes des œuvres en dialecte milanais de Domenico Balestrieri publiées par Francesco Cherubini en 1816, in *La Biblioteca Italiana*, a cura di Enrico Oddone, Treviso, Canova, 1975, p.63 et 64.

Indépendamment des situations politiques et culturelles profondément différentes dans lesquelles se trouvaient les trois revues concernées par notre discours et indépendamment aussi de la spécificité de leurs orientations respectives, il reste que les deux revues antagonistes du temps de François II³¹ semblent d'accord sur le fait que l'Italie est une nation nouvelle, même si les divergences sur la date d'apparition et a fortiori sur les conditions de développement de cette nouvelle nation demeurent très marquées. Cependant, le repère principal est toujours celui de la romanité, appelée aussi latinité³² et de son évolution plus ou moins brutale et radicale. Très souvent, on voit formulé le regret que les Italiens eux-mêmes, au niveau de leurs élites, ne daignent pas s'occuper de cette question fondamentale, comme le souligne avec emphase Borsieri lorsqu'il rend compte de la première traduction en langue italienne de l'ouvrage monumental consacré par l'historien suisse³³ d'expression française Jean Charles Léonard Simonde de Sismondi³⁴ aux Républiques italiennes du moyen âge. C'est une occasion parmi d'autres, pour un Romantique, de rappeler que la « nation nouvelle » a commencé très précisément au moment choisi comme point de départ par l'historien pour son travail d'investigation, c'est-à-dire le Moyen Âge, considéré comme le moment où les futurs Italiens cessèrent d'être romains³⁵.

Pour les associés de "Il Conciliatore", la patrie est avant tout une valeur fondamentale qui soutient à elle seule une éthique. Mais en fiers descendants des *caffettisti*, ils tiennent à se défendre de tout soupçon de xénophobie, à quelque niveau que celle-ci se situe. Pour eux, proclamer

³¹ Pour mémoire, rappelons qu'il meurt en 1835.

³² On l'a vu, c'est le choix lexical et notionnel de Romagnosi, entre autres.

³³ Nous ne signalons pas cette appartenance par goût de l'anecdote : pour les rédacteurs de "Il Conciliatore", un Suisse est un homme du Nord.

³⁴ La fameuse bête noire de Manzoni, qui accepta, sous influence, de lui répliquer en commençant son ouvrage, jamais achevé, sur la *morale catholique*.

³⁵ « Questa mancanza di una storia generale d'Italia, principiando dall'epoca in cui abbiamo cessato d'essere Romani e siamo divenuti una nuova nazione, è finalmente sparita mercè le cure, i lunghi studj e il generoso amore che il Sig. Sismondi ha consacrato alla nostra patria. » n°14, 18 octobre 1818, in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, p.232. *L'Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, dont rend compte élogieusement Borsieri, avait paru chez H.Gesner, à Zurich, de 1807 à 1809, en huit volumes in-8. Mais, comme nous l'avons signalé, l'auteur de la recension intervient d'après une traduction italienne de Stefano Ticozzi, publiée en 16 volumes de 1817 à 1819 et intitulée *Storia delle repubbliche italiane dei secoli di mezzo*.

l'amour de sa patrie (ce qui ne concerne pas que les Italiens, au demeurant) est le signe d'une grande probité morale et ne saurait donc être conciliable avec le rejet d'autrui³⁶. Pour Pellico, il existe même une causalité évidente entre l'attachement à la patrie et l'amour de la Vérité et de la Justice, ce qui complète, dans les domaines de la théorie et de la politique, la fonction éthique qui caractérise le patriotisme et autorise, par la même occasion, une définition de la modernité littéraire³⁷.

Quant aux rédacteurs de la "biblioteca italiana", la grande bataille, pour eux, passe avant tout par la défense d'une langue commune, que les plus audacieux ou téméraires, comme Borsieri, n'hésitent pas à qualifier de nationale et que d'autres, plus prudents peut-être, mais reprenant l'image négative des murailles de Carli, présentent comme le seul remède possible contre les ferments débilants et même dissolvants des dialectes qui interdisent que l'Italie existe en tant que terre de haute civilisation et rayonne à l'étranger³⁸.

S'agissant de l'Italie comme nation, personne ne songe, parmi les rédacteurs des revues concernées et quelle que soit l'époque, à s'interroger, par exemple, sur l'origine du toponyme³⁹. Au demeurant, il est vrai que la

³⁶ « L'amore della patria, questo carissimo affetto che pure è figliolo sempre della virtù, fu per maligna destrezza de' pedanti spogliato del bel candore della sua innocenza, ed accoppiato all'odio d'altrui, turpissimo de' vizi sociali. » Giovanni Berchet, recension des volumes de Friedrich Bouterwek consacrés à la poésie et à l'éloquence, n° 9, 1 octobre 1819, *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, p.147.

³⁷ « Alfieri in Italia, Schiller in Germania, Chénier in Francia, ecco tre valenti poeti moderni, i quali attinsero il loro estro dall'amore del vero e del giusto e quindi della patria. » n°46, 7 febbraio 1819, recension du théâtre de Marie-Joseph Chénier, in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*, cit., vol. II, p.167-168.

³⁸ « [...] al di là delle mura dentro a cui nacque nessuno mai venne in grido d'alto scrittore per opere consegnate a questi barbari dialetti tutti morti fuori di casa [...] Né dico già quella patria che certuni misurano dalla lanterna delle cupole, ma quella che d'una mano tocca le Alpi e dall'altra la punta di Lilibeo. » Vincenzo Monti, *Dialogo*, in *La Biblioteca Italiana*, cit., p.74-75.

³⁹ L'Italie est, à l'origine, le pays des adorateurs du veau, ce qui aurait pu intéresser les passionnés de l'antagonisme nord vs sud.. « Da una forma orig. *Vitto-, nome di un popolo della Calabria preistorica, che aveva per totem un vitello : esteso poi progressivamente verso settentrione, fino a comprendere l'Italia intera. » Giacomo Devoto, *Avviamento alla etimologia italiana Dizionario etimologico*, Firenze, Felice Le Monnier, 1966, p.235 b.

notion même était récente, du moins dans son acception moderne⁴⁰. Cependant, tout en reconnaissant leur importance historique, parfois néfaste, on ne confond ni les régimes politiques ni les gouvernements avec l'essence d'une nation⁴¹. Et on ne confond pas non plus celle-ci avec l'Etat, c'est-à-dire avec un territoire régi par un pouvoir politique⁴². En fait, il est difficile de ne pas associer la notion même à un sentiment relevant d'un imaginaire social et il est compréhensible, dans cette perspective, que l'idée même de nation se soit développée en concomitance avec le romantisme historique. Mais aucune des revues n'ose traiter frontalement la question de la division politique du pays, c'est-à-dire du territoire que tous les rédacteurs nomment, sans hésiter et en raison des critères naturels et historiques que nous avons mentionnés, le beau pays d'Italie. Carli, moqué par Venturi, comme nous l'avons rappelé, pour son image astronomique, est finalement le plus audacieux quand, dans sa péroration en faveur du « bien universel de la nation », il invoque ouvertement l'esprit patriotique – qu'il appelle d'ailleurs, curieusement, « amour de patriotisme » –, et s'adresse non pas à des individus mais, plus confusément, aux villes italiennes pour qu'elles forment un système artistiquement et scientifiquement lumineux, comme si une éventuelle unification du pays ne pouvait s'imaginer qu'à partir de ces entités politiques qui avaient connu leur heure de gloire à l'époque des Communes et des Cités-États⁴³. La plupart du temps, la question est abordée par le biais de la langue et avec des accents de regret ou même d'amertume, la division politique étant perçue comme le principal frein à la constitution

⁴⁰ « [nel 1798, Bartolomeo Benincasa inseriva *nazione* fra i vocaboli] nuovamente arrivati in Italia, o di nuova significazione, o d'un' antica, ma cambiata e traviata » Bruno Migliorini, *Storia della lingua italiana*, Firenze, Sansoni, 1960, p.635.

⁴¹ « Le differenze de' varj governi che allora esistevano nella nostra penisola, dovevano anche conferire o nuocere più o meno alla dignità umana, secondo la maggiore o minore sapienza e benignità dei governi medesimi. » Pietro Borsieri, *Gl'Italiani*, art. 2, n° 10, 4 ottobre 1818, in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, p.161.

⁴² « “Stato”, che, riferito alla politica, aveva ancora nel Trecento il significato di “regno”, dalla fine del Quattrocento in poi si riferisce sempre più al “territorio” su cui si esercita una signoria, e il Machiavelli contribuisce a precisare questo significato della parola, il quale diventa comune in Europa nel Cinquecento. » Bruno Migliorini, *op.cit.*, p.395.

⁴³ « [...] ma benché divise in domini diversi e ubbidienti a diversi sovrani, formino [le città] una volta per i progressi delle scienze e delle arti un solo sistema ; e l'amore di patriotismo, vale a dire del bene universale della nostra nazione, sia il Sole che le illumini e che le attragga. » *Della patria degli Italiani* in *"Il Caffè" 1764-1766*², cit., vol. II, p. 427, 14-18.

d'une langue commune, malgré les bonnes volontés et l'excellence des esprits qui peuplent « l'enceinte » territoriale italienne⁴⁴. Plus curieusement, il peut arriver que d'autres médiations inattendues soient utilisées, comme c'est le cas dans un article de Berchet qui rappelle que l'Italie a toujours eu peu de lecteurs payants en raison, entre autres, des frontières intérieures qui gênent le commerce de la librairie⁴⁵. On le voit, c'est la métaphore ou la métonymie qui permettent de parler d'une nation italienne encore *in nuce* ou *in fieri* et toujours perçue, au moins dans les textes publiables (que ce soit sous Marie Thérèse ou sous sa nullité de petit-fils) à travers des illustrations ou des manifestations socio-culturelles, très rarement définie et analysée en tant que telle. Mais il est remarquable que la réalité de la nation italienne ne soit jamais mise en doute ni même présentée comme une réalité en crise : c'est une entité évidente, qu'on serait même tenté d'appeler apodictique, qui souffre simplement de problèmes récurrents (les divisions territoriales, les différentes sortes de gouvernement, les dialectes) dont on espère qu'elle parviendra un jour à les résoudre.

Il est peut-être encore plus remarquable de constater que les rédacteurs de ces revues pouvaient prendre comme repère, de façon récurrente, l'idée d'une Italie censée évoluer tout d'un bloc, sans que cette idée même reçût seulement un début de définition et alors même que ces rédacteurs, esprits fins, déliés et bien informés, ne pouvaient ignorer les considérables différences qui existaient, dans tous les domaines, au sein des « sacre sponde » de la fameuse péninsule. Ainsi, voit-on Pietro Verri affirmer sereinement que « l'esprit philosophique » fait des progrès de géant dans toute l'Italie, comme si, par un mouvement de métonymie galopante, il décidait d'étendre à tout le pays (qui n'est guère alors qu'un nom) le

⁴⁴ « [...] la penisola, divisa com'è, non può aspirare ad aver neppure una lingua comune, perfetta, fissa, perenne e proporzionata alle ingenite prerogative degli ingegni che la natura suole produrre nella chiostra d'Italia. » Lodovico di Breme, Recension de *Proposta di alcune correzioni...*, art. IV, n°109, 16 settembre 1819, in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*, cit., vol. III, p.327.

⁴⁵ « Il commercio librario fu sempre angustiato in Italia dalle tante divisioni territoriali, e da questo che in tutta l'Italia, comparativamente alla numerosa popolazione della penisola, non fu mai abbondanza di lettori, massime paganti. » *Guerre letterarie in Italia*, n°19, 5 novembre 1818, *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, p.302. S'agissant de la « numerosa popolazione della penisola », on peut rappeler que Borsieri, dans son article *Gl'Italiani* consacré à un ouvrage de Baretti traduit de l'anglais, dit que ce dernier l'estimait à 14 millions de personnes (l'ouvrage en question, *An account of the manners and customs of Italy* avait paru à Londres, sous la forme de deux volumes, en 1768.)

frémissement qu'il lui a semblé percevoir ou qu'il a voulu sentir dans Milan et dans ses environs⁴⁶. Ce même mouvement de la conscience imaginaire, qui semble faire fi de la situation politique et des conditions historiques en élargissant témérairement la portée d'une remarque suscitée par l'état d'une région bien délimitée à toute la péninsule, se retrouve dans le programme de "Il Conciliatore" dont la rédaction finale fut confiée⁴⁷ à Borsieri : ce qui est censé être pertinent pour la Lombardie (dont on sait qu'elle était la zone la plus riche et la plus moderne d'Italie) le devient ipso facto pour toute l'Italie⁴⁸.

En dehors de tout abandon à un discours facile et convenu, il semble parfois que l'espoir, le désir et le souhait finissent par se confondre avec la conviction que la réalité rêvée et invoquée existe déjà bel et bien, sous une forme ou sous une autre. Pietro Secchi, par exemple, estime que désormais (son article paraît en mars 1766) l'Italie compte en son sein plusieurs princes « qu'elle peut appeler italiens », sans se soucier un seul instant de bien vouloir indiquer à son médusé lecteur quels critères il utilise pour proposer cette supposée nouvelle évidence⁴⁹. On est à peine mieux servi, sur le plan de la démonstration critique et historique, lorsque plus d'un demi-siècle plus tard, Lodovico di Breme nous invite à croire sur parole dans l'indéfectible « sentiment national » des Milanais⁵⁰. On comprend plus

⁴⁶ « Da queste due cancrene, cioè dalla pedanteria de' parolai e dalla scurrilità de' spaventacchi dell'infima letteratura, sembra che a grandi passi vada liberandosi la nostra Italia [...] lo spirito filosofico va facendo progressi grandi [...] » *Pensieri sullo spirito della letteratura italiana*, in "Il Caffè" 1764-1766², cit., vol. I, p. 222, 5-10.

⁴⁷ On peut lire un état antérieur, qui circula entre les membres de la Société et fut amendé, dans l'anthologie de Pier Angelo Menzio (Torino, U.T.E.T., 1921, p.39-47).

⁴⁸ « L'Italia e la Lombardia in particolare è un paese agricolo e commerciale. Le proprietà sono molto divise fra i cittadini, e la ricchezza circola equabilmente per dir così in tutte le vene dello Stato. » In *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, p.6. La première rédaction était plus prudente et avait après *cittadini*, cette nuance : « o tendono ad esserlo », cit., p.43).

⁴⁹ « Le circostanze dell'Italia, che conta nel suo seno omai principi che può chiamare italiani e che vien di far un nuovo fortunato acquisto [...] ». *Esame d'alcune cagioni che tengono nell'attual mediocrità il teatro italiano* in "Il Caffè" 1764-1766², cit., vol. II, p. 725, 1-3. Le piquant de l'histoire est que Francioni suppose que cette « nouvelle et heureuse acquisition » pourrait être le deuxième fils de François Ier et de Marie Thérèse devenu Grand Duc de Toscane le 18 août 1765 sous le nom de Leopold Ier. Pourquoi un Habsbourg-Lorraine serait-il, a priori, un prince « italien » ?

⁵⁰ « [...] bastava per non ingannarsi giudicarli [i Milanesi] sulla loro storia, la quale presenta un complesso di fatti che tutta disvelano la forza dei sentimenti nazionali di cui

aisément, encore qu'il s'agisse d'une sorte de postulat dogmatique, que Berchet, au cœur de la bataille romantique, ait établi un lien essentiel entre le « caractère de la nation » et la production artistique et littéraire d'un sujet qui est toujours à appréhender comme *un enfant du siècle*⁵¹. Cette *vérité* est présentée comme un fait universel attesté par des siècles de littérature italienne, très probablement à cause d'une certaine lecture, que nous nous permettrons d'appeler ici *politique*, que les gens de "Il Conciliatore" font des deux astres poétiques que sont Dante et Pétrarque⁵². La nation italienne se trouve ainsi définie implicitement à travers l'aliment nécessaire qu'elle fournit à ses fils les plus fidèles, les plus ambitieux et les plus esthétiquement doués, sans que nous puissions reconnaître qu'une telle définition, indirecte, empirique et axiologique soit très utile à notre époque dans le domaine des sciences historiques et politiques. Dans une vision qui ne manque pas de grandeur, Berchet rêve à une unité dynamique et féconde entre une nation, le peuple qui la compose et les écrivains qui la rendent tangible en exprimant son essence par le truchement de sa langue⁵³. Il en est de même lorsque Pellico, dans l'esprit des *caffettisti*, met en avant de grands principes liés au bien commun et affirme, dans une sorte de prosopopée esthético-érotique, que l'Italie jouit lorsque l'un de ses citoyens putatifs investit le meilleur de lui-même dans la défense et pour l'enrichissement de toute la collectivité, même si celle-ci demeure encore une forme idéale⁵⁴. Et

sono capaci. » Cité par Borsieri in *Gl'Italiani*, in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, p.161.

⁵¹ Afin d'éviter tout malentendu anachronique, nous rappelons que *La confession d'un enfant du siècle*, qui devait transformer cette dernière expression en stéréotype destiné à traverser les siècles, ne paraîtra qu'en 1836.

⁵² « Mediante la storia della poesia italiana viene per la prima volta a confermarsi nelle letterature moderne questa verità, che il poeta solamente ottiene il fine più sublime e più vero dell'arte, quando tien conto del carattere della sua nazione e del suo secolo, e non lo ributta sdegnosamente come inopportuno ai suoi intendimenti poetici. La poesia de' poeti sommi d'Italia è poesia nazionale nello spirito del secolo in cui essi vivono. » Recension de *Geschichte der Poesie...*, in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, art. III, n°21, 12 novembre 1818, p.336-337.

⁵³ « [...] le opere de' poeti e de' prosatori [sono] in certa qual maniera l'ultimo risultato del carattere nazionale, della coltura intellettuale e del modo di pensare di tutto quel popolo, nella lingua del quale lo scrittore rivela i proprj pensieri [...] » Recension de *Geschichte der Poesie...*, in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, art. II, n°13, 15 octobre 1818, p.214.

⁵⁴ « L'Italia gioisce ogni volta che vede fra i suoi abitanti accrescersi il numero di coloro che applicano il loro ingegno – non a vane speculazioni – ma alla maggiore prosperità della

il n'est jusqu'à l'économie qui ne soit l'objet d'un discours général, comme s'il était possible de parler de la balance des paiements et du solde général du commerce extérieur en englobant dans une totalité financièrement unifiée l'ensemble des *gouvernements* de l'historique péninsule⁵⁵.

Cette Italie, qui existe comme une évidence assez sommairement définie, somme toute, ou comme une promesse dont on ne saurait douter qu'elle sera tenue sans qu'on sache exactement qui l'a faite et a fortiori qui doit la tenir, est donc riche de populations italiennes que Pellico, parmi d'autres, appelle à un sursaut national qui permettrait au pays de retrouver une place éminente dans le concert des nations européennes⁵⁶. Pour les rédacteurs de "Il Conciliatore", sensibles aux théories nouvelles, ces populations sont certes unifiées par leur *italianité*⁵⁷ mais elles diffèrent les unes des autres par leurs caractères en fonction, notamment, de leur étendue, des climats qu'elles subissent, des sols qu'elles cultivent⁵⁸ mais aussi des

nazione. » Recension du livre de Francesco Pignatelli *Memoria sul danno che produrrebbe all'economia pubblica...*, in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, n°17, 29 octobre 1818, p.278-279, .

⁵⁵ C'est implicitement ce qu'ose faire Borsieri dans sa recension, déjà mentionnée, du livre de Baretto (vide supra note 45) avec un tel naturel qu'un lecteur hâtif pourrait se méprendre sur le sens de l'expression « entreprises nationales ». « [...] a poco a poco l'Italia diviene altresì un paese industriale, e cogli stabilimenti delle fabbriche nazionali risparmia in qualche parte di spendere il suo denaro presso l'estero [...] » *Gli italiani in Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, art. II, n°10, 4 octobre 1818, p.164.

⁵⁶ « [...] abbiate uno solo dei sentimenti dell'onore nazionale, e ben presto li proverete tutti, e v'agiteranno : vogliate pareggiare la vostra gloria a quella delle altre nazioni e il voler forte vi farà voler molto. » Lettre de Silvio Pellico à son frère Luigi du 28 février 1818, in Ilario Rinieri, *Della vita e delle opere di Silvio Pellico*, Torino, Libreria Roux di Renzo Streglio, 1898, vol. I, p.272.

⁵⁷ Ce terme n'est jamais employé (pas plus qu'un autre qui signifierait le fait d'être italien ou l'essence italienne). Le terme *italianità* serait attesté avant 1789 dans des écrits de Baretto selon le *Vocabolario etimologico italiano* d'Angelico Prati (Torino, Garzanti, 1951) mais la plupart des autres dictionnaires situent son apparition bien plus tard. Quoi qu'il en soit, il semble établi que le terme paraissait encore neuf au milieu du XIX^e siècle.

⁵⁸ « A nostro credere avrebbe dovuto il Baretto esporre primamente le qualità fisiche del suolo più o meno fecondo, e quelle del clima più o meno salubre, per determinare con questi dati l'indole delle varie popolazioni italiane, e la loro maggiore o minore robustezza e perspicacia. » Pietro Borsieri, *Gli Italiani in Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, art. I, n°6, 20 septembre 1818, p.98.

régimes et gouvernements qui les régissent parfois depuis fort longtemps⁵⁹. Malgré tout, leurs « besoins moraux » constituent un ensemble de données anthropologiques qui homogénéisent, si l'on peut dire, ou subsument leurs particularités a priori diversifiantes⁶⁰. Ici encore, on serait tenté de croire, dans un premier temps du moins, que Carli pourrait sortir d'embarras une conscience éprise d'exactitude et de précision historique grâce à son franc parler, par exemple lorsque citant Strabon il n'hésite pas à affirmer que les Romains de l'époque du grand empire, assez généreux ou habile pour donner la *citoyenneté* à un grand nombre d'individus des territoires conquis et occupés, étaient déjà ceux qu'on appelle désormais les Italiens. Mais les très personnelles délimitations qu'il donne à la terre de ce peuple nouveau et politiquement unifié – « dal Varo all'Arsa⁶¹ » – font douter de son impartialité et de sa rigueur géographique, tant celles-ci semblent entachées d'un curieux septentrionalisme. En fait, on n'entre dans le vif du débat qu'avec l'article déjà cité de Romagnosi, la note acerbe de Berchet et la réplique moqueuse du même Romagnosi⁶². La querelle est caractéristique de l'affrontement entre Classiques et Romantiques dans la mesure où il s'agit pour les uns de mettre en relief la latinité ou la romanité, supposée fondatrice essentielle de l'italianité, pour les autres d'affirmer que la Beauté nouvelle est dans le principe même du mélange et que la plus splendide illustration en est le brassage ethnique marqué par l'intervention des hommes du Nord, à savoir d'une souche germanique qui vint providentiellement régénérer des péninsulaires tristement abâtardis par des siècles d'inertie et de

⁵⁹ « [...] lo stesso Baretto ha creduto necessario di tratteggiare i principali popoli d'Italia con varj particolari ritratti ; tanto è vero che le influenze morali e politiche non sono le stesse in un grande e in un piccolo stato ! ». Pietro Borsieri, *Gl'Italiani in Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, art. II, n°10, 4 ottobre 1818, p.161-162.

⁶⁰ Borsieri emploie le mot très vague de *choses* pour indiquer les conditions spécifiques dans lesquelles se trouve tout individu né en terre italienne. lorsqu'il reçoit sa première éducation. « Indagate queste congenite attitudini, avrebb'egli [Baretto] potuto stabilire quale sia la prima educazione che l'uomo riceve dalle cose nascendo in Italia. Voglio dire che la serie de' bisogni fisici [...] determina per conseguenza pur necessaria una serie corrispondente di bisogni morali [...] » *Gl'Italiani in Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, art. I, n°6, 20 settembre 1818, p.98.

⁶¹ Le Varo est le fleuve désormais français (Var) qui coule pour l'essentiel dans les Alpes Maritimes et l'Arsa une rivière de l'Istrie natale de Carli.

⁶² *Della poesia considerata rispetto alle diverse età delle nazioni*, n° 3, 10 settembre 1818.

molle suffisance⁶³. Malgré les références historiques sérieuses et incontestables avancées par les deux parties, l'imaginaire et la fantaisie poétique nous paraissent tenir une telle place dans ce genre de discours que nous renonçons provisoirement à essayer de distribuer une éventuelle palme de la vérité à l'un quelconque des deux bords. Il en va de même, nous semble-t-il, pour les discours qui tendent à présenter ou présentent ouvertement les Italiens comme exceptionnellement sensibles, parmi tous les peuples d'Europe, à l'harmonie, ou d'une douceur de caractère sans égale, proche d'une docilité politiquement périlleuse ou bien encore naturellement portés à construire avec zèle la gloire de leur nation.

Malheureusement mais aussi rationnellement, le discours devient bien plus pertinent et intéressant lorsqu'il pointe les problèmes que doit objectivement affronter l'Italie pour défendre son image dans le monde et en Europe. C'est sur cette dure réalité que Borsieri ouvre son article sur les Italiens en déplorant que la lente décadence de son peuple a fini par faire que l'Italien comme citoyen soit le plus souvent méconnu de ses voisins et même, dans le pire des cas, dédaigné, voire méprisé⁶⁴. Sans doute l'antienne sur le déclin de l'Italie est-elle pétrie d'une nostalgie douteuse et d'autant plus discutable qu'elle repose précisément sur un regard rétrospectif plus que prospectif qui tend à mythifier et à sacraliser diverses époques de

⁶³ L'idée et l'image de la régénération d'une culture par une autre, plus jeune et plus vivante, se trouve déjà dans les *Considérations générales* sur lesquelles s'ouvre l'ouvrage historique de Mme de Staël, paru en 1810 et aussitôt mis au pilon par Napoléon : *De l'Allemagne*. On y trouve notamment ceci. « Il est impossible que les écrivains allemands, ces hommes les plus instruits et les plus méditatifs de l'Europe, ne méritent pas qu'on accorde un moment d'attention à leur littérature et à leur philosophie. [...] Il se pourrait qu'une littérature ne fût pas conforme à notre législation du bon goût, et qu'elle contînt des idées nouvelles dont nous pussions nous enrichir, en les modifiant à notre manière. [...] La stérilité dont notre littérature est menacée ferait croire que l'esprit français lui-même a besoin maintenant d'être renouvelé par une sève plus vigoureuse [...] » *De l'Allemagne*, introduction de Marie-louise Pailleron, Paris, Librairie Firmin-Didot, 1928, p.12. Rappelons, au passage, que dans une lettre du 3 octobre 1819, le général Savary, duc de Rovigo, signifiera sa condamnation à l'exil à Mme de Staël en ces termes. « Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point, et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez. Votre dernier ouvrage n'est point français ; c'est moi qui en ai arrêté l'impression. » *Ibid.*, p.3.

⁶⁴ « [...] non è men vero che per molti rispetti l'Italiano è mal conosciuto, e male sono apprezzate le cagioni che possono aver fatto declinare dalla sua prima grandezza questo popolo generoso. » Pietro Borsieri, *Gl'Italiani in Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, art. II, n°6, 20 settembre 1818, p.96-97.

l'histoire péninsulaire, dans sa totalité impériale ou dans certaines de ses gloires municipales plus ou moins résistantes. Mais il est vrai aussi que les rédacteurs des trois revues entendent tous, sur des valeurs diverses et parfois antagonistes, redonner à une Italie encore à dessiner un lustre qu'elle a perdu, tout particulièrement dans le domaine culturel et, en grande partie, depuis les essais les plus maniérés, artificiels et répétitifs de l'art baroque⁶⁵. La grande question est de savoir isoler les causes de ce mal séculaire afin de tenter d'y porter remède.

Les *caffettisti* sont, toutes chose égales, les moins pessimistes, sans doute parce que le groupe est dominé par des partisans de grandes réformes essentiellement économiques et structurales dans l'appareil d'État et que ces projets leur paraissent très raisonnables et rapidement applicables, pour peu que la haute hiérarchie leur prête une oreille favorable. Le discours attristé sur le retard culturel de l'Italie occupe donc une place modérée dans la revue. On peut citer, une dernière fois, l'article dans lequel Carli attribue la faiblesse de l'Italie, notamment dans le domaine des arts et des sciences, à ce qu'il appelle étrangement le « génie mystique » des Italiens, c'est-à-dire à un penchant pervers qui tend à multiplier les factions et, partant, à empêcher le développement de la gloire nationale⁶⁶. Pour Secchi, qui intervient après mais aussi avant bien d'autres critiques mélancoliques, le désert culturel italien, notamment dans le domaine théâtral, se trouve aggravé par la politique de facilité des Princes qui, au lieu d'encourager la production dramatique, font appel systématiquement aux étrangers et, tout particulièrement, aux Français. En revanche, on se souvient que la toute jeune "Biblioteca Italiana" publia dès son premier numéro la traduction d'un article de Madame de Staël, sans concession pour le terrible retard

⁶⁵ Si l'on veut bien mettre à part l'affrontement homérique entre Classicistes* de la "Biblioteca Italiana" et Romantiques de "Il Conciliatore", les revues se gardent, en règle générale, de porter des attaques précises contre telle ou telle école (le pauvre dictionnaire de la *Crusca* est un cas isolé, car il appartient à un courant qui traverse les siècles et les tendances). * Selon le *TLF*, le terme *classiciste* est attesté depuis 1926.

⁶⁶ « Questo può chiamarsi un genio mistico degli Italiani, che gli rende inospitali e inimici di lor medesimi e d'onde per conseguenza ne derivano l'arenamento delle arti e delle scienze e impedimenti fortissimi alla gloria nazionale, la quale mal si dilata quando in tante fazioni o scismi viene divisa la nazione. » *Della patria degli Italiani* in "Il Caffè" 1764-1766², cit., vol. II, p. 422, 5-30.

intellettuale e artistica de l'Italie par rapport à ses grand voisins⁶⁷ et qu'elle n'hésita pas à rouvrir ses colonnes à la grande prêtresse du romantisme d'inspiration germanique dès le mois de juin suivant afin que celle-ci pût répondre tout à son aise aux critiques nombreuses et enfiévrées qu'avait suscitées son analyse de la situation culturelle de l'Italie, notamment en redisant que ce pays aimé et célébré dans *Corinne* était devenue une nation qui manquait de « stimulations » dans le domaine des études faites ailleurs sur les progrès de l'esprit humain⁶⁸. Ces deux interventions, malgré leur relative brièveté, fourniront nombre d'arguments et d'exemples aux rédacteurs de "Il Conciliatore" quand il s'agira pour eux de dénoncer, à leur tour, les regrettables tares de leur pays : l'absence d'un grand centre de rayonnement intellectuel, c'est-à-dire de « civilisation nationale⁶⁹ », l'inexistence d'une production romanesque (56), l'isolement auquel le pays est contraint par le pouvoir exorbitant et l'intolérance de dogmatiques grammairiens à l'ancienne , le refus ou la méconnaissance des études qui font le lien entre une société entendue comme structure vivante d'une civilisation et ses productions artistiques et littéraires⁷⁰, l'extrême méfiance et, la plupart du temps, le mépris a priori envers le « noble commerce entre les peuples » que représentent les échanges avec d'autres cultures, l'inertie et la suffisance des élites ou supposées telles et enfin la rigidité et l'arriération

⁶⁷ « [...] lo stare ogni di cinque ore ascoltando quelle che si chiamano parole dell'opera italiana, dee necessariamente fare ottuso, per mancanza di esercizio, l'intelletto d'una nazione. » *La Biblioteca Italiana*, a cura di Enrico Oddone, Treviso, Canova, 1975, p.54.

⁶⁸ « Un costante studio de' progressi che lo spirito umano ha fatto al di là delle Alpi può solo supplire a tutti gli altri generi di eccitamento che mancavano alla nazione italiana. » ; « Tutta l'Europa sa a mente gli autori celebri dei secoli passati, ma ella si affligge ancora della segnalata pigrizia che pesa sulla letteratura attuale [in Italia]. » *Ibid.*, p.94.

⁶⁹ « Ora, quando avvenne mai che nella intera penisola italiana, da una qualche gran sede di nazionale civiltà, e da un cospicuo emporio di socievolezza si diffondessero effetti proporzionati ? ». Recension de *Proposta di alcune correzioni...* in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*, cit., vol. II, n°71, 6 maggio 1819, art. I, p.543.

⁷⁰ « Gli scrittori nostri [...] ci sembrano non abbastanza provveduti d'idee estetiche elementari [...] uomini pressochè sempre di corta veduta. D'altronde lo studio dell'uomo e di tutte le sue relazioni col passato e col futuro non era ancora, a quel che pare, lo studio favorito per essi. La strettezza de' vincoli che congiungono sempre le lettere alle opinioni politiche, religiose e morali, e tutta insomma la civilizzazione de' popoli, era tuttavia un mistero in Italia. » Giovanni Berchet, recension de *Storia della poesia e dell'eloquenza* di Federigo Bouterwek, in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*³, cit., vol. I, n°9, 1 ottobre 1818, p.149.

pédagogique dans l'organisation des études, source d'un néfaste manque de cadres, de techniciens supérieurs et d'administrateurs modernes et efficaces.

Le phénomène qui cristallise toutes ces difficultés est celui de la langue, bien évidemment indissociable de celui des dialectes. Et ce n'est certes pas un hasard si l'article de Carli s'ouvre sur la fiction du Milanais borné qui ne veut pas ou ne sait pas reconnaître comme ses frères, compatriotes ou *connazionali*⁷¹ ceux qui sont nés au-delà de la muraille de sa ville.

On se doute qu'il ne saurait être question de traiter, dans les courtes limites de ce travail, cette immense question. Nous nous contenterons donc de relever que c'est la problématique qui, à défaut de réunir harmonieusement les trois revues qui nous intéressent ici, suscite au moins chez elles un début d'accord : la langue nationale italienne souhaitée est, dans le meilleur des cas à ressusciter et à moderniser, dans le pire à réinventer *ab imis*.

Au demeurant, la discussion porte moins sur la place des dialectes au sein de la *koinè* que sur la définition à donner pour une langue authentiquement vivante. Les *caffettisti*, Pietro Verri en tête, on s'en doute, souhaitaient avant tout une langue moderne, souple, pragmatique et efficace dans tous les domaines, depuis la poésie jusqu'aux techniques contemporaines en passant par les sciences; l'administration et le monde des affaires⁷². Le fondateur et animateur principal de la revue considérait d'ailleurs que la langue italienne pouvait être définie facilement grâce à une méthode aussi empirique et sûre à ses yeux qu'elle nous semble aujourd'hui candide dans la valeur excessive qu'elle accorde au seul lexique et à une sorte de pétition de principe selon laquelle un italien se définit par sa

⁷¹ Le terme serait attesté pour la première fois au XVII^e siècle chez Bartolomeo Corsini. On notera que les Italiens ont forgé ce terme alors qu'ils étaient encore loin de constituer une nation à part entière tandis que les Français, bien mieux lotis et bien plus tôt quant au référent, ne se sont pas souciés d'inventer un signifiant correspondant.

⁷² « Questa disgrazia dell'Italia [la pedanteria dei maestri] è provenuta, cred'io, da ciò, che nell'Italia, quasi appena dopo il risorgimento delle lettere, si pretese di aver fissata la lingua, e si pretese di più di averla fissata con confini sì immobili che la lingua italiana della scrittura avrebbe dovuto avere tutta la rigidità delle lingue morte, perdendo quel naturale tornio e quella pieghevolezza all'idee di ciascuno scrittore che forma il primario genio delle lingue vive. » Pietro Verri, *Pensieri sullo spirito della letteratura italiana*, in "Il Caffè" 1764-1766², cit., vol. I, p. 219, 8-15.

compétence à reconnaître sa langue nationale et celle-ci par le fait qu'elle est reconnue sans difficulté par tout bon italien, quelles que puissent être sa région et sa classe sociale d'origine : ainsi donc, toute parole comprise par tous les habitants de la péninsule devait être considérée comme italienne⁷³. Dans cette perspective, on pourrait être tenté de considérer, mais un peu trop hâtivement, que la condamnation que les gens de "Il Caffè" prononcent contre les puristes annonce le grand combat de leurs fils spirituels de "Il Conciliatore" en faveur d'une langue ouverte, perméable à toutes les influences et changeante sous l'effet des mélanges incessants que connaît toute société dynamique. Il est vrai que la première manifestation de rejet total et violent face au dictionnaire de la *Crusca*, pris comme matérialisation de tous les retards paralysants et de toutes les phobies immobilisantes de la société italienne, se trouve sous la plume du jeune Alessandro Verri dans l'un des tout premiers numéros de la revue⁷⁴. Mais les critiques que deux groupes différents et actifs à des périodes différentes portent contre un même adversaire n'ont pas nécessairement les mêmes fondements ni la même finalité. En effet, les *caffettisti* appelaient de leurs vœux une langue fondamentalement *utile*, c'est-à-dire utilisable sinon par tous du moins par le plus grand nombre comme un puissant moyen de communication. Les membres de la société de "Il Conciliatore" entendaient, quant à eux, se servir de la langue pour démontrer le bien-fondé d'un système de pensée. De là, la récurrence des éloges adressés à Monti pour ses propositions de corrections au dictionnaire de la *Crusca* et, a fortiori, leur approbation implicite du refus de tous les dialectes exprimé par celui-ci dans les premiers articles de la "Biblioteca Italiana". Quoi que l'on pense de sa représentativité au sein de la revue dans le domaine de la langue, il est difficile de suivre l'intransigent piémontais Lodovico di Breme lorsqu'il affirme que l'italien, moderne Athéna langagière, est sorti de façon fulgurante et tout armé d'un cerveau et d'un cœur également surhumains,

⁷³ « Ogni parola che sia intesa da tutti gli abitanti d'Italia è secondo noi una parola italiana : l'autorità e il consentimento di tutti gl'Italiani, dove si tratta della lor lingua, è maggiore dell'autorità di tutti i grammatici [...]. » Pietro Verri, *Su i parolai, "Il Caffè" 1764-1766*², cit., vol. II, p. 475, 10-13.

⁷⁴ Lodovico di Breme reprendra les arguments pragmatiques d'Alessandro Verri à plusieurs reprises. « [...] il nostro [vocabolario] c'inganna [...] perché noi non siamo ancora tanto coraggiosi d'approvare per buono, come gli altri popoli fanno, quello che di mano in mano si parla e non altro. » Recension de *Proposta di alcune correzioni...* in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*, cit., vol. II, n°80, 6 giugno 1819, art. II, p.684.

ceux de Dante et de Pétrarque⁷⁵, alors que, par ailleurs, il n'hésite pas, pour des raisons éminemment doctrinaires, de défendre l'idée très romantique d'une langue foncièrement hétérogène⁷⁶, autrement dit relativement proche de celle qu'Ernes Visconti présente, avec plus de pondération historique, comme issue d'un mélange du latin avec les idiomes du Nord⁷⁷.

Ces quelques exemples devraient permettre de comprendre à quel point il est difficile de fixer une conception de la langue italienne dans l'une de ces revues et, parfois, dans les convictions d'un même rédacteur. Celle-ci est à l'image de l'Italie elle-même : réelle, illustrée par des références objectives incontestables, appuyée par des analyses rigoureuses et convaincantes mais aussi emportée dans un mouvement de l'imaginaire qui désintègre les rapports entre diachronie et synchronie et aussi entre référent, signifié et signifiant, pour ne laisser plus la place qu'à un grand rêve solennel. Cette vision sentimentale de la langue peut entraîner dans son

⁷⁵ « Indipendente dalla fortuna politica ; vincitrice della ferrea natura e dello squalore dei tempi ; non obbligata del suo nerbo, della sua efficacia, dell'eleganze sue, nè a preponderanza nazionale, nè agli splendori ed ai raffinamenti d'alcuna gran regia, la lingua italiana folgoreggiò adulta dalla mente di Dante e dal cuore di Petrarca. » « [...] l'essere andata debitrice l'Italia, come dicemmo, d'un subitaneo e per così dire improvvisato tesoro di locuzioni, alla miracolosa comparsa di due troppo rari fenomeni, quali furono Dante e Petrarca, anzichè averle ricolte, quasi frutti dell'età, dalla maturanza dell'incivilimento, da una proporzionale coltura dei suoi popoli, in somma dalle circostanze civili e politiche. » Recension de *Proposta di alcune correzioni...* in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*, cit., vol. II, n°71, 6 maggio 1819, art. I, p. 538. et p.540. Dans un ordre d'idées voisin, Pellico put écrire à son frère, Luigi, son attachement à la langue parlée par les grands écrivains plutôt que par le peuple. « Tutto ciò che v'ha di Monti in quel volume è divino : io ne sono rapito. Compiango bensì il paese in cui fa d'uopo di un tal lavoro, per persuadere che la lingua sta nei grandi scrittori e non nella plebe d'una sola città. » Lettre du 28 février 1818 in Ilario Rinieri, *Della vita e delle opere di Silvio Pellico*, cit., vol. I, p.271.

⁷⁶ « Del resto, nulla di più eterogeneo, nulla di *men organico* che il tutt'insieme delle parti onde si compose il vero centone del nostro *Idioma gentil, sonante e puro*. » Recension de *Proposta di alcune correzioni...* in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*, cit., vol. III, n°97, 5 agosto 1819, art. III, p. 154. L'expression finale est le premier vers d'un poème d'Alfieri, reconnu comme l'un des réinventeurs de l'italien.

⁷⁷ « La poesia romantica è uno dei più splendidi ornamenti della presente coltura, e la coltura cominciò a svilupparsi nelle province ove sorsero le così dette lingue *romanze*, o *romane* formate dal miscuglio del latino cogli idiomi del Nord : fra le quali appunto l'Italiana, la Provenzale, e l'antico francese al di là della Loira. » *Idee elementari sulla poesia romantica* in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*, cit., vol. I, n°23, 19 novembre 1818, art. I, p. 363.

réseau miroitant celui qui l'accepte et produire des propos contradictoires qui présentent parfois une langue noble et sublime, assez forte pour soutenir l'édifice à construire d'une nouvelle nation à venir, parfois une langue appauvrie et dégradée qui fait désespérer et suggère que tout reste à imaginer pour donner à cette nation le ciment symbolique dont elle a besoin⁷⁸.

Il est possible d'admettre l'existence de ces apparentes incohérences sans pour autant y voir seulement un signe d'aporie intellectuelle. Les auteurs sincères de tous ces articles, qui en appellent à une langue nationale commune capable de réunir et presque d'inventer les Italiens qui restent à faire comme leur nation reste à édifier, savent qu'ils parlent d'une réalité possible mais historiquement très lointaine, en 1765, ou encore incertaine, en 1818. Et cependant ils souhaitent en parler et contribuer à faire progresser l'idée d'une nation et d'une langue intimement liées à un peuple, à un pays et à un état. Ils regardent nécessairement vers plusieurs passés – l'Antiquité glorieuse et conquérante, l'Antiquité décadente, meurtrie et atomisée des invasions dites barbares, le moyen âge qui invente la première langue italienne illustre, la Renaissance et ses immenses artistes, le présent qui oblige à parler de géographie parce que la politique méduse les meilleurs esprits et l'avenir dont on ne sait s'il va vraiment être un futur comme on le souhaite. Quand ils essaient de réunir les fils de cet écheveau incontrôlable, alors qu'ils balbutient à peine sur la notion de classe sociale et que la philologie moderne, encore dans les limbes, ne peut leur prêter son secours positiviste, ils s'emportent, s'embrouillent dignement, s'insultent un peu les uns les autres à l'occasion et jouent gravement, sans bien le percevoir, avec une belle matière insaisissable comme le sont l'inconscient et le rêve dont nous savons maintenant qu'ils ne connaissent pas la négation et ne peuvent donc être appréhendés selon les lois de la logique discursive. Il faut les écouter attentivement rêver tout haut sur un objet ardent, indéfinissable et cependant tangible pour lequel les plus purs d'entre eux

⁷⁸ « Or come mai una lingua che derivò dai sensi del più generoso e del più indomito patriottismo ; che dalla prima aurora spiegò una così splendida pompa di modi alti, fieri e dignitosi [...] è ella divenuta poi così triviale, così plebea, così rabescata, in poco giro di tempo ? » Lodovico di Breme, Recension de *Proposta di alcune correzioni...* in *Il Conciliatore foglio scientifico-letterario*, cit., vol. II, n°71, 6 maggio 1819, art. I, p. 538-539.

montreront qu'ils étaient prêts à donner leur vie après lui avoir consacré des veilles enfiévrées.

Denis FERRARIS